

DE A PARTIR
12

L'Homme qui tua Liberty Valance

(The Man Who Shot Liberty Valance)



John Ford débute sa carrière comme assistant de son frère Francis, réalisateur aux studios Universal d'Hollywood, avant de passer lui-même en 1917, à la réalisation. Jusqu'en 1928, il met en scène de nombreux westerns et à 33 ans, il a déjà plus de soixante titres à sa filmographie. Entre 1928 et 1941, la simplicité de sa mise en scène et la maîtrise de la direction d'acteurs l'imposent comme le chantre du classicisme américain. En 1935, il remporte son premier Oscar avec *Le Mouchard*. Mobilisé en 1941, il participe à la guerre du Pacifique et dirige une équipe de cinéastes de l'U.S. Navy. Après la fin du conflit, il réalise ce que l'on nommera le « cycle de la cavalerie : *Le Massacre de Fort Apache*, *La Charge héroïque* et *Rio Grande* », trilogie à la gloire de la cavalerie américaine. John Wayne, son acteur de prédilection, y forge son mythe. Durant la dernière période de sa carrière (1952-1966), Ford se penche sur ses origines irlandaises et réalise *L'Homme tranquille* (1952), *Le Soleil brille pour tout le monde* (1953). Mais jusqu'à la fin de sa carrière, il signe encore de remarquables westerns dont *L'Homme qui tua Liberty Valance* (1962). En 1966, il met en scène son dernier film *Frontière chinoise*. Tout au long de sa carrière, Ford s'évertue à filmer la civilisation américaine à travers l'aventure de l'homme et les contradictions de son pays.



Le sénateur Stoddart débarque à Shinbone pour l'enterrement d'un certain Tom Doniphon. Pressé par un journaliste, Stoddart revient sur les événements qui firent sa carrière, des années auparavant, lorsqu'il tenta de débarrasser la ville d'un dangereux bandit, Liberty Valance...

Scénario : James Warner Bellah et Willis Goldbeck d'après une histoire de Dorothy M. Johnson
Musique : Cyril J. Mockridge
Photographie : William H. Clothier
Montage : Otho Lovering
Avec : John Wayne, James Stewart, Vera Miles, Lee Marvin, Edmond O'Brien, Andy Devine, John Carradine, John Qualen,

→ John Ford / Etats-Unis / 1962 / 2h03 / 35 mm / noir et blanc / VOSTF

POINT DE VUE



Avec *L'Homme qui tua Liberty Valance* (1962), John Ford dresse une allégorie de l'histoire américaine. C'est le récit d'un homme de l'Est installé dans l'Ouest qui construit sa carrière sur le mythe du meurtre d'un hors-la-loi du nom de Liberty Valance. Alors que le sénateur Stoddard raconte comment il obtint le crédit de cet exploit, dû en fait à son ami Tom Doniphon, le rédacteur en chef du journal refuse de publier la vérité et lui déclare : « C'est l'Ouest ici. Quand la légende dépasse la réalité, imprimez la légende ».

John Ford interroge les fondements de l'histoire des Etats-Unis, en recréant un Ouest historique et mythologique. Il révèle comment la légende se construit et la déconstruit en même temps, en racontant les faits. Cette méditation laisse entrevoir la confrontation entre mythe et réalité. L'histoire de l'Amérique de l'Ouest s'est accompagnée de violences, d'un génocide et d'autres bouleversements structurels. Elle s'est aussi construite à partir d'une histoire officieuse, faite de ramifications et de légendes. Le film pose subtilement la question du lien qui existe entre vérité et légende. Et, plus globalement, il joint de manière idéale le genre du western, invention sans origine déterminée, aux fondements de l'Histoire américaine.

Placé sous le signe d'un passé révolu, le film s'ouvre par un long flash-back. Auparavant, la teinte monochrome des plans, la pâleur expressive des visages et une certaine langueur des poses confèrent à l'action une teneur mélancolique. La tristesse de Hallie, drapée de noir, est rehaussée par de légères contre-plongées, qui la fige dans le deuil. La calèche aux allures de corbillard préfigure l'enterrement de Doniphon : la mort investit l'image. On remarque que le flash-back prend forme quand Stoddard se met à dépoussiérer la diligence. Définitivement, le temps est au recueillement. Du reste, le film se compose essentiellement de séquences de nuit tournées en studio, de façon à ce que l'œuvre retrouve le ton des anciennes photographies du Far West.

Avec les années 50 apparaît un nouveau type de western, un autre type de héros en quête de sa propre identité. Une décennie plus tard, dans cette société toujours régie par les mâles et les colts, John Ford se plaît à inverser les rôles. Au premier tiers du film, la scène de la taverne où officie Stoddard, homme affublé d'un tablier en cuisine, reflète la dialectique entre nature et civilisation, nature et culture, inhérente au récit. Au cow-boy autrefois conquérant s'est substitué un boy-scout lettré. Le savoir est incarné par un être mi-homme mi-femme qui œuvre pour la collectivité, dans l'arrière-salle d'un bar ; la nature est la femme, qu'on découvre analphabète.

Qu'est-ce que l'homme civilisé pour Ford ? Un pragmatique et un idéaliste. Comment organise-t-on une société civilisée ? Peut-on faire une société intelligente fondée sur le savoir ? Afin d'y répondre, Ford montre l'opposition entre la supériorité par la violence et la supériorité supposée de l'esprit. *L'homme qui tua Liberty Valance* s'articule autour de trois personnages représentant trois positions historiques : le règne de la force (Liberty Valance, Lee Marvin), l'établissement de la loi (Ransom Stoddard, James Stewart), la nécessité de la force pour établir la loi (Tom Doniphon, John Wayne). Le cinéaste pose la question des différentes façons de l'acquisition du pouvoir dans une société. Il invoque la lutte pour une société démocratique, par opposition aux personnes s'imposant par la violence comme Liberty Valance. Son règne de la terreur donne à réfléchir sur le pouvoir, les fondations et l'organisation possibles de la société. Stoddard serait le héros caché de cette dialectique de l'homme et la communauté. Le portrait dressé est celui d'un homme droit, instruit et serein, homme de foi et de loi - mais finalement mensonger, donc cynique. L'idée majeure que renvoie le film est qu'il ne peut y avoir de récit sans l'existence d'une société, édifiée sur un mensonge. Plus généralement, il ne peut y avoir d'histoires, ou d'Histoire au sens large, sans la construction au préalable d'un groupe, sans la coexistence d'un homme avec un groupe d'individus, quelque soient les conditions de vie, les classes sociales. La légende se forge dans le collectif, jamais dans l'héroïsme.

PISTES DE LECTURES



Le point de vue de l'auteur : Ford traite de l'homme libre (Doniphon) et de l'homme civilisé (Stoddard), auquel il l'oppose. On pourra esquisser une définition de l'homme de l'Ouest, à travers la figure de Tom Doniphon. Puis on examinera, au gré des scènes, où loge la préférence du cinéaste.

L'humour : Grâce aux oscillations, écarts verbaux et autres évolutions des personnages, parfois au cœur des scènes elles-mêmes, on peut étudier le goût de John Ford pour l'humour, qui finit par moduler la relation du spectateur aux personnages et au film.

La fin d'un genre : Synthèse de l'œuvre entière, ce film prend la forme d'un testament, avec l'usage d'un noir et blanc démodé, et des icônes vieillissantes. On peut analyser la façon dont l'auteur prend à contre-courant un réseau de signes et de conventions qui enterrent le genre, tout en conférant paradoxalement à l'opus une imagerie de cinéma muet.

Gilles Lyon-Caen